

Sainte-Beuve. Le sens du moderne, études réunies par Jean-Pierre Bertrand et Anthony Glinoe, Toronto, Centre d'études du XIX^e siècle Joseph Sablé, coll. « A la Recherche du XIX^e siècle », 2008. Un vol. de 103 p.

Les études réunies par Jean-Pierre Bertrand et Antony Glinoe sous le titre *Sainte-Beuve. Le sens du moderne*, regroupent les contributions de huit orateurs du colloque tenu à l'Université de Liège le 29 octobre 2004 : Jose-Luis Diaz, Michel Brix, Vincent Laisney, Béatrice Didier, André Guyaux, Nathalie Vincent-Munnia, Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand. Il s'agissait de s'interroger sur la façon dont Sainte-Beuve « concevait l'émergence du moderne » : « de quelle modernité a-t-il été le passeur, de quelle tradition a-t-il été le gardien, et inversement » (p. 4) ?

L'ensemble, des plus stimulants, met en évidence l'ambivalence de Sainte-Beuve à l'endroit du « moderne ». D'un côté, le moderne, c'est l'outrance, la redondance, l'incongruité, voire cet excès de pose et d'art dont témoignent les *Mémoires d'outre-tombe* auxquels il préfère, constate Béatrice Didier, l'*Essai sur les révolutions*. À l'hyperbole moderne, Sainte-Beuve oppose la vertu esthétique-morale du caché, d'où ce que Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand appellent « une ethnographie de la vie littéraire », dans laquelle au despote « enivré et ronflant » qu'est Hugo, à ces « maréchaux de la littérature » dont se gausse Sainte-Beuve citant Balzac (J.-L. Diaz, p. 23), s'opposent les obscurs de *Port-Royal*, et cette figure du « consolateur » lyrique analysé par Michel Brix (« Sainte-Beuve et la tentation janséniste »), dont les modèles anglais sont Cowper, Crabbe ou Wordsworth. Ce clivage ne va pas sans une inflexion esthétique, dans l'opposition entre le *bizarre* ou l'excentrique, et l'euphémisme, cette politesse du langage qui feutre et atténue, expression de ces « hardiesses naturelles qui n'offensent jamais la beauté » (article du 15 décembre 1845 sur « Méléagre » cité par M. Brix p. 31).

D'un autre côté, le « moderne », c'est la mobilité, le sens du vivant, dont le modèle mythique serait le « Juif errant » (art. du 8 juillet 1833 sur Mickiewicz cité par J.-L. Diaz, p. 11), et le modèle littéraire, Goethe, dont les *Gespräche* (1836) auraient été lues dans la traduction anglaise de Margaret Fuller, selon Vincent Laisney qui précise les points de rencontre entre les deux écrivains : même souci d'ordonner la mobilité du vivant en une science naturelle des esprits ; même non-engagement politique réfractaire à l'humanitarisme hugolien ; même refus viscéral de tout système, lequel explique autant les réticences de Sainte-Beuve à l'endroit du « programme » de Du Camp (J.-P. Bertrand & P. Durand, p. 96), que le désir, lors de l'édition Garnier des *Œuvres complètes* de Chateaubriand (1861), de faire saillir la contradiction entre la tonalité anti-religieuse de l'*Essai sur les révolutions* et le *Génie du christianisme* (B. Didier, p. 59) ; ou que la répugnance à toute réflexion théorique, notamment sur le poème en prose, ce genre qui naissait alors sous ses yeux (N. Vincent-Munnia, p. 77 sq.).

*

Ce recueil pose, au total, trois sortes de questions : premièrement, sur le rapport du « moderne » au temps. J.-P. Bertrand et P. Durand mettent ainsi l'accent sur le lien entre le lyrisme et la « conscience de son historicité », sur l'analyse subtile de la « sociabilité » littéraire, de la « représentation sociale » de la littérature. Ils montrent notamment combien Sainte-Beuve eut conscience d'un nouveau rapport au lecteur, le texte moderne « produi[sant] la loi de son propre engendrement » et de sa propre lecture. Revenant sur le rapport si complexe à Baudelaire, André Guyaux parle, à propos de l'affaire Babou de février 1859, des réticences à l'endroit de « l'héritier présomptif » de *Joseph Delorme*, et de cette « Némésis très lente et boiteuse » qui, si elle vise prioritairement Babou, n'épargne guère Baudelaire. Ajoutons que Sainte-Beuve a, tout comme Baudelaire, le sentiment qu'au « moderne » est attachée la conscience mélancolique du vieillissement, mais l'on sait combien chez le poète

des *Fleurs du Mal* cette conscience est dramatisée, tragique, traversée par la violence de l'hystérie.

La deuxième question, complémentaire, concerne cet ordre de l'intime que Sainte-Beuve ne peut, à l'inverse de Hugo, dialectiser avec le cosmique en un souffle totalisant. L'on pourrait prolonger, par ailleurs, les réflexions de Michel Brix sur la « consolation », en montrant que ce lyrisme *intime*, Baudelaire ne saurait le faire sien, tant « la douceur du foyer » lui est interdite, sinon sur le mode d'une nostalgie étudiée par Jean Starobinski dans *Le Poème d'invitation* (Genève, La Dogana, 2001).

Troisième remarque : Vincent Laisney souligne fort bien que Sainte-Beuve repense les catégories de classicisme et de romantisme, qu'à l'opposition, « fondée jusqu'alors sur des critères esthétiques, se substitue une opposition de type historique » (p. 45) ; que cette dialectique s'intériorise chez Sainte-Beuve comme chez Goethe, le romantique – Werther ou Amaury – incarnant un mal de l'intériorité que vient tempérer et comme guérir le vœu tout classique d'une raison ordonnatrice. Aussi bien pourrait-on décrire cette dialectique comme celle de l'asianisme – Sainte-Beuve prononce le terme à propos de Balzac – et de l'atticisme, à condition de distinguer toutefois l'atticisme dont se réclame le *lundiste*, et ce qui se joue de plus complexe que toute dénomination rhétorique dans l'écriture du romancier de *Volupté*.

Nous ne pouvons conclure que sur le prix qu'il faut attacher à la lecture des Actes de cette riche journée d'études.

Patrick LABARTHE